

**Boileau, *L'Art poétique***

**Chant I**

[...]

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,  
Que toujours le Bon sens s'accorde avec la Rime.  
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr,  
La Rime est une esclave, et ne doit qu'obeïr.£  
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,  
L'esprit à la trouver aisément s'habitue,  
Au joug de la Raison sans peine elle fléchit,  
Et loin de la gesner, la sert et l'enrichit.  
Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle,  
Et pour la rattraper, le sens court après elle.  
Aimez donc la Raison. Que toujours vos écrits  
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart emportez d'une fougue insensée  
Toûjours loin du droit sens vont chercher leur pensée.  
Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,  
S'ils pensoient ce qu'un autre a pû penser comme eux.  
Evitons ces excez. Laissons à l'Italie  
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.  
Tout doit tendre au Bon sens : mais pour y parvenir  
Le chemin est glissant et penible à tenir.  
Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tost l'on se noye.  
La Raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voye.

Un Auteur quelquefois trop plein de son objet  
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.  
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face :

Il me promene après de terrasse en terrasse.  
Icy s'offre un perron, là regne un corridor,  
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or :  
Il compte des plafonds les ronds et les ovales.  
*Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.*  
Je saute vingt feüillets pour en trouver la fin,  
Et je me sauve à peine au travers du jardin.  
Fuyez de ces Auteurs l'abondance sterile,  
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.  
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant :  
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.  
Qui ne sçait se borner ne sceut jamais écrire.  
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.  
Un vers estoit trop foible, et vous le rendez dur.  
J'évite d'estre long, et je deviens obscur.  
L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nuë.  
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nuë.

Voulez-vous du public meriter les amours ?  
Sans cesse en écrivant variez vos discours.  
Un stile trop égal et toujours uniforme,  
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.  
On lit peu ces Auteurs nez pour nous ennuyer,  
Qui toûjours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux, qui dans ses vers sçait d'une voix legere,  
Passer du grave au doux, du plaisant au severe !  
Son livre aimé du Ciel et chéri des Lecteurs,  
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoyque vous écriviez, évitez la bassesse.  
Le stile le moins noble a pourtant sa noblesse.  
Au mépris du Bon sens, le Burlesque effronté  
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

On ne vit plus en vers que pointes triviales.  
Le Parnasse parla le langage des Hales.  
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.  
Apollon travesti devint un Tabarin.  
Cette contagion infecta les Provinces,  
Du Clerc et du Bourgeois passa jusques aux Princes.  
Le plus mauvais Plaisant eut des approbateurs;  
Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.  
Mais de ce stile enfin la Cour désabusée,  
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée;  
Distingua le naïf du plat et du bouffon,  
Et laissa la Province admirer le Typhon.  
Que ce stile jamais ne souille vostre ouvrage.  
Imitons de Marot l'élégant badinage,  
Et laissons le burlesque aux Plaisans du Pont-neuf.

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brebeuf,  
Mesme en une Pharsale entasser sur les rives,  
De morts et de mourans cent montagnes plaintives.  
Prenez mieux vostre ton. Soyez simple avec art,  
Sublime sans orgueil, agreable sans fard.

N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut luy plaire.  
Ayez pour la cadence une oreille severe.  
Que toujours dans vos vers, le sens coupant les mots,  
Suspende l'hemistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hastée,  
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.  
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.  
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée  
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse François,  
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.  
La Rime, au bout des mots assemblez sans mesure,  
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.  
Villon sçeut le premier, dans ces siecles grossiers,  
Débrouïller l'art confus de nos vieux Romanciers.  
Marot bien-tost après fit fleurir les Ballades,  
Tourna des Triolets, rima des Mascarades,  
A des refrains reglez asservit les Rondeaux,  
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.  
Ronsard qui le suivit, par une autre methode  
Reglant tout, broüilla tout, fit un art à sa mode :  
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.  
Mais sa Muse en François parlant Grec et Latin,  
Vit dans l'âge suivant par un retour grotesque,  
Tomber de ses grands mots le faste pedantesque.  
Ce Poëte orgueilleux trébuché de si haut,  
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.  
Enfin Malherbe vint, et le premier en France,  
Fit sentir dans les vers une juste cadence :  
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,  
Et reduisit la Muse aux regles du devoir.  
Par ce sage Ecrivain la Langue réparée  
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.  
Les Stances avec grace apprirent à tomber,  
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.  
Tout reconnut ses loix, et ce guide fidele  
Aux Auteurs de ce temps sert encor de modele.  
Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,  
Et de son tour heureux imitez la clarté.  
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,  
Mon esprit aussi-tost commence à se détendre,  
Et de vos vains discours prompt à se détacher,  
Ne suit point un Auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains Esprits, dont les sombres pensées  
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.  
Le jour de la raison ne le sauroit percer.  
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.  
Selon que nostre idée est plus ou moins obscure,  
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.  
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Sur tout, qu'en vos écrits la Langue reverée  
Dans vos plus grands excez vous soit toujours sacrée.  
Envain vous me frappez d'un son melodieux,  
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,  
Mon esprit n'admet point un pompeux Barbarisme,  
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Solecisme.  
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin  
Est toujours, quoyqu'il fasse, un méchant Ecrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,  
Et ne vous piquez point d'une folle vîtesse.  
Un stile si rapide, et qui court en rimant,  
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.  
J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arene,  
Dans un pré plein de fleurs lentement se promene,  
Qu'un torrent débordé qui d'un cours orageux  
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.  
Hastez-vous lentement, et sans perdre courage,  
Vingt fois sur le mestier remettez vostre ouvrage.  
Polissez-le sans cesse, et le repolissez.  
Ajoûtez quelque fois, et souvent effacez.  
C'est peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,  
Des traits d'esprit semez de tems en tems petillent :  
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;  
Que le début, la fin, répondent au milieu;

Que d'un art délicat les pieces assorties  
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties :  
Que jamais du sujet, le discours s'écartant  
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignés-vous pour vos vers la censure publique ?  
Soyez-vous à vous-mesme un severe Critique.  
L'ignorance toujours est preste à s'admirer.  
Faites-vous des Amis prompts à vous censurer.  
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincerés,  
Et de tous vos défauts les zelez adversaires.  
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur :  
Mais sçachez de l'Ami discerner le Flatteur.  
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous jouë.  
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous louë.

Boileau, *L'Art poétique* [1674], in *Œuvres complètes*,  
Paris, Gallimard, "Pléiade", 1966, p. 157-161.